tendances toujours inquiétantes d'une nature où l'idéalisme et la prétention se le disputent.

Encore M. Roger s'inquiète-t-il, dans une très forte mesure, du morceau, ou M. Sabatté s'inquiète-t-il, avec une intelligence assez avisée, de la poésie du sentiment et de la grâce dans la disposition du motif. Je ne vois ni l'un ni l'autre dans l'envoi de M. Guétin. Tout au plus puis-je signaler, dans l'étude de nu féminin à laquelle s'est livré M. Sieffert, un effort de conscience assez rare parmi les pensionnaires de la villa Médicis. Mais que de faiblesses, pourtant, dans ce morceau! Quelles jambes surtout, messeigneurs! comme eût dit Rodolphe Salis.

Les graveurs au burin envoient, d'habitude, des dessins d'après le modèle vivant ou des copies de la Renaissance et de l'antique d'un réel intérêt. M. Pénat recueillera pour cette partie de ses envois des éloges mérités. Sa gravure d'après un portrait du Lotto est d'un travail honorable et assez finement nuancé. Il faut attendre, pour juger la *Crucifixion* de M. Quidor, d'après le Tintoret, que la planche du graveur soit achevée.

Dans la gravure en médailles, M. Dautel plaira surtout avec deux profils de jeunes femmes et avec le médaillons de ses camarades de la villa Médicis. Quelque intéressant que soit le motif dont il a fait la face d'une médaille de naissance, on le trouvera fort mal composé au point de vue de la frappe, la partie la plus accentuée du relief étant reportée tout contre le bord extérieur de la pièce.

Aux sculptures, on appréciera, pour le choix heureux de l'attitude, non pour le serré de l'exécution, la *Suzanne* de M. Vermare; on passera un peu éberluqué devant l'esquisse médiocrement entraînante de M. Bouchard pour une tribune en plein air; on estimera, tout en le trouvant trop tendu dans l'exécution, son *Faucheur;* on se demandera ce que signifient les *Deux Mères*, de M. Terroir, mais on rendra justice aux sérieuses qualités de modelé qui s'y attestent.

Et l'on renouvellera, l'an prochain, les mêmes constatations. Il faut supprimer l'organe ou le refaire. — *Thiébault-Sisson.*

Les félibres à Sceaux

Depuis 1879, les félibres de Paris ont la coutume de se réunir un dimanche de l'été, dans la jolie petite ville de Sceaux, pour y célébrer le soleil de Provence et chanter les gloires de la poésie provençale.

Le cortège félibréen a été reçu à la gare de Sceaux par le maire et la municipalité, sans oublier le corps des pompiers en grande tenue, la fanfare et un tambourinaire.

Des gerbes de roses et de lauriers ont été tout d'abord déposées sur les bustes de Florian, de Paul Arène et de Théodore Aubanel, par trois jeunes filles. Puis, l'on s'est rendu dans la salle des fêtes de la mairie, où a eu lieu la traditionnelle séance des jeux floraux...

Beaucoup de jolis visages féminins dans l'assistance, très nombreuse d'ailleurs, et où l'on remarquait la présence du président des Félibres de Paris, M. Sextius Michel, MM. Maurice Faure, André Theuriet, Paul Mariéton, Lucien Duc, Baptiste Bonnet, Marcel, Bayol, etc....

M. Gebhart, le nouvel académicien, présidait la fête, assisté du comte Tornielli, ambassadeur d'Italie à Paris. Ils ont prononcé les charmants discours qu'on va lire et dont ils ont bien voulu réserver la primeur au *Temps:*

DISCOURS DE M. ÉMILE GEBHART, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Mesdemoiselles, mesdames, monsieur l'ambassadeur, monsieur le maire, messieurs les félibres,

Cette année, dans quelques jours, les plus nobles villes de l'Italie, Rome, Florence, Venise, Naples, Arezzo, Milan, Bologne, Padoue, célébreront le 6e centenaire de François Pétrarque; toutes les cathédrales où Pétrarque fut chanoine sonneront leurs cloches, et de ce côté des Alpes notre Provence répondra à l'Italie en glorifiant en sa langue sonore le poète, l'amant fidèle, le chrétien aimable, le rêveur mélancolique que fut Pétrarque. Et cette commémoration d'un homme qui parut pendant trente années le plus haut esprit de son siècle, sera vraiment, pour la France comme pour l'Italie, une fête nationale. Ce grand Italien nous appartient aussi; nous avons le droit d'être fiers de son génie, car il avait recueilli, au bord de la Sorgue, la lyre à demi-brisée de nos troubadours et l'âme exquise de la vieille Provence était entière en lui. Je sais bien qu'il n'aimait point avec passion la métropole papale, Avignon; il y apercevait cependant, aux chapelles ombreuses des églises, la figure de Laure, si pure et si radieuse, mais à son gré, trop fuyante, Laure qu'il adora morte avec plus de tendresse encore que vivante.

En Avignon, il se croyait des ennemis, le mistral d'abord, et puis quelques cardinaux. Il reprochait aux cardinaux d'oublier le Tibre pour le Rhône, et au mistral de souffler. Cet être charmant, un peu féminin, dont les nerfs vibraient comme les cordes d'une harpe éolienne, revenait toujours à la solitude, à l'abri que lui donnaient la montagne, les rochers et les bois de la fontaine de Vaucluse; là-bas les cardinaux et le mistral ne pouvaient plus l'atteindre, il conversait librement avec le fantôme de Laure, avec son propre cœur, avec Virgile et Cicéron; il était heureux autant que peut l'être un amant malheureux. Il croyait rendre seulement aux âmes italiennes les grâces austères de l'antiquité. Il était vraiment alors l'un des plus grand initiateurs de la Renaissance. Mais, à son insu peut-être, il représentait sur la terre embaumée de Provence, à l'ombre vermeille des oliviers, au chant des cigales, cette rencontre et cette union intellectuelle de la France et de l'Italie qui marquèrent toujours pour ces deux patries comme pour la civilisation du monde une heure bienheureuse:

Benedetto sia'l giorno, e'l mese, e l'anno
E la stagione, e'l tempo, el'hora e'l punto
E'l bel paese, e'l loco ov'io fui giunto
Da due begli occhi che legato m' hanno!

« Bénis soient le jour, et le mois, et l'année, et la saison, et le temps, et l'heure, et le moment, et le beau pays, et l'endroit où je fus joint par deux beaux yeux qui m'ont enchaîné! »

Ainsi chantait Pétrarque qui ne pensait qu'à sa dame. Mais, transposez symboliquement les paroles du poète: Bénis soient le jour, et l'heure, et le beau pays où m'est apparue la face riante de la Provence, où la grâce de la France latine m'a caressé et pour toujours enchaîné. La Gaule latinisée par Rome avait connu jadis ce bienfait suprême de l'inspiration et de la culture italiennes. Et quand les Barbares eurent inondé l'Italie et aboli la civilisation dans la péninsule, c'est en Provence et dans les villes de langage d'oc, jusqu'à Toulouse, jusqu'à Bordeaux, jusqu'à Autun et Lyon, que persistèrent les foyers de la pensée humaine. Notre Midi français fut comme un reliquaire religieusement gardé par les cités et par les évêques, où demeurèrent les œuvres et les souvenirs du génie antique. Et bientôt, favorisés par une féodalité généreuse, par des seigneurs amis des belles choses, fleurirent de toutes parts sur cette terre féconde des parterres de poésie, poésie passionnée ou sensuelle, ironique ou belliqueuse, chants d'amour ou cris de guerre, la première littérature lyrique de l'Europe chrétienne.

Vous savez par quelle catastrophe fut arrêtée la floraison de cette civilisation provençale et comment, aux jours lugubres de la croisade contre l'Albigeois, tous les parterres furent saccagés et les lys et les roses noyés dans le sang. Mais, admirez cette merveille: le dernier sourire de la Provence agonisante enchanta l'Italie. Tandis que les troubadours exilés descendaient des sentiers des Alpes vers la Lombardie, et que beaucoup d'entre eux allaient frapper à la porte de l'empereur Frédéric II, l'Italie, émue de cette grande misère, se prenait à la fois de tendresse et d'admiration pour l'école poétique de notre Midi. Les Siciliens imitaient naïvement les Provençaux qui chantaient toujours en langue d'oc à Naples, à Palerme, à Lucera. Frédéric, Enzo et Manfred, ses fils, composèrent probablement en provençal. Les Toscans suivirent l'exemple des Siciliens. Dante da Majano écrivit deux sonnets provençaux, forme nouvelle et plus précise de la *canzone* lyrique que Dante le Grand portera à sa perfection. Dante Alighieri disserte sur la langue d'*oc* et cite Gérard de Borneil. Il rencontre, dans l'autre monde, en plein enfer, l'effrayant Bertrand de Born, qui tient sa tête « *a guisa di lanterna*, comme une lanterne », et Arnaud Daniel, âme dolente qui chemine en pleurant à travers le purgatoire:

Ien sui Arnaud, que plora e vai cantan.

Mais je ne connais pas de scène plus touchante que la vision de Sordello, l'italien qui provençalisait, symbole pathétique de cette union qui fondit alors presque en une seule patrie poétique la Provence et l'Italie. Comme Dante et Virgile traversent la région de l'expiation, une ombre les interroge sur leur cité natale. Déjà Virgile répondait: « *Mantova.* » Et l'ombre, qui était toute repliée sur elle-même, se dressa et vint vers lui du lieu où elle se tenait, disant: « O Mantovan, je suis Sordello, de ta ville. Et l'un embrassait l'autre:

O Mantovano, io son Sordello,
Della tua terra. E l'un l'altro abbracciava.

Cette trinité fraternelle, Virgile, Sordello et Dante est l'image de notre vieux monde latin et ces trois âmes sont au nombre de nos plus grands ancêtres. La fête de Pétrarque, le plus par ait disciple des Provençaux, évoque de nouveau dans les deux grands pays le souvenir de cette communauté de l'esprit, et je suis, messieurs les félibres, le juste interprète de vos sentiments en saluant avec un profond respect la terre de Pétrarque dans la personne d'un noble ami de la France, Son Excellence le comte Tornielli, ambassadeur de Sa Majesté le roi d'Italie près du gouvernement de la République française.

DISCOURS DE S. EXC. LE COMTE TORNIELLI

Mesdames, messieurs,

Les aimables organisateurs de cette belle fête, lorsqu'ils m'invitèrent à y prendre part, parce qu'on célébrerait les gloires de Pétrarque, eurent garde de me dire que je serais appelé à assister le savant illustre et le brillant académicien nouvellement élu qui préside cette réunion si distinguée de doctes, de lettrés et d'artistes, et encore moins que le programme me décernerait l'honneur de prononcer devant vous une allocution.

Je ne voudrais pas vous laisser penser que c'est par l'effet d'une vanité qui n'aurait point d'excuse, que celui qui vous parle après l'éminent maître dont le discours éloquent et fécond vient d'être acclamé, a accepté inconsciemment ce redoutable honneur. On commet des imprudences à tout âge. Soyez-moi indulgents pour celle dont je fais l'aveu en ce moment.

J'aurais pourtant dû me dire que la gaieté, l'entrain, la verve sont les notes dominantes du Félibrige et que ces notes ne sont malheureusement pas les miennes. Les études qui sont l'objet même de votre joyeuse compagnie me sont presque étrangères.

Comment le souvenir de la part si vibrante prise en 1874 aux fêtes de Pétrarque à Avignon par un maître de la diplomatie italienne, le chevalier Nigra, n'a-t-il suffi pour me suggérer l'abstention qui aurait été conforme à ma nature et que mon trop mince bagage littéraire m'imposait?

Si la spécialisation, vilaine parole qui signifie une des nécessités actuelles de la vie, avait épargné dans quelques méandres de mon âme un reste du souffle poétique, la crainte, je dirai mieux, la certitude d'être complètement démodé, me rendrait très hésitant à m'en servir. J'ai appartenu à l'école qui prisait l'art d'exprimer tour à tour avec force et avec douceur, mais toujours avec clarté, dans un beau langage de nobles idées. L'usage de moduler les sonorités de la langue pour dissimuler le creux ténébreux de pensées que les initiés seuls devinent, est né depuis que d'autres soucis et d'autres études ont occupé toute mon activité. Je n'ai pas de fausse honte à vous faire le candide aveu qu'en fait d'imagination les seuls exercices que j'ai l'occasion fréquente d'observer, sont ceux dont l'invention le plus souvent nuisible de certaines gazettes embarrassent les plus droits chemins.

Et cependant j'ai accepté de fêter avec vous la mémoire de Messer Francesco Petrarca parce que je me suis dit que vous n'aviez pas voulu convier un lettré, mais que vous aviez désiré avoir dans votre réunion le représentant du pays qui s'associe au vôtre pour célébrer cette gloire littéraire commune.

C'est que dans cette grande et belle figure du poète dont il a été dit qu'il fut le dernier et le plus achevé des troubadours, les aspects sont multiples. Chacun trouve à en exalter le mérite sous des points de vue différents.

Ce n'est pas de la place immense que l'œuvre littéraire de Pétrarque occupe dans la fondation de l'empire des lettres que je me propose de vous entretenir; ni de la bibliographie des cinq cents éditions de ses *Rime*. Si j'étais médecin, peut-être céderais-je à la tentation de vous parler de *quibusdam consiliis medicinae* que, dans le livre des *Seniles*, le plus grand idéalisateur de l'amour, j'allais dire avec Giusti « degli inutili amanti il patriarca », s'étant fait vieux, donnait à son ami l'astronome Dondi pour suivre le régime que de nos jours les végétariens ont mis à la mode. Ne fut-ce que par l'association des idées, si je m'intéressais aux dictionnaires, quelqu'un de vous serait probablement amené à me demander, non sans quelque malice, de définir ce que le verbe *petrarquiser* veut dire.

Mais j'aime mieux vous demander, moi, d'être de mon avis sur la simple remarque que voici.

A une époque qui n'est pas encore très reculée, une solennité pétrarquesque nous aurait mis en face, vous et moi, pour nous disputer jalousement la gloire de Francesco Petrarca. Aux prétentions exclusives que j'aurais établies sur les origines de la famille, la naissance, le couronnement au Capitole, mais surtout sur la préférence donnée au *nuovo gentil idioma* dans lequel se développa l'œuvre littéraire qui a traversé sans vieillir près de sept siècles, vous m'auriez opposé les quatre années d'études et le diplôme de Montpellier, les longs séjours d'Avignon, de Carpentras, de Paris, le canonicat de Lombez, la retraite de Vaucluse. Vous m'auriez dit que Laure de Noves était française et que la merveilleuse source d'où jaillissent plus de 150 mètres cubes d'eau par seconde et qui inspira au poète une de ses plus belles chansons, est située dans votre splendide pays de Provence. Mais vous m'auriez ainsi forcé à la réplique et je vous aurais dit à mon tour que l'idéalisation de la femme aimée est de tous les pays, mais que Laura a été chantée en italien et que les riches eaux de la fontaine de Vaucluse ne seraient pas célèbres si elles n'étaient pas *le chiare fresche et dolci acque della celebre canzone.*

Heureusement nous n'en sommes plus à ces disputes stériles. Nous nous unissons pour célébrer la gloire commune de ce vaillant champion des lettres qui appartient à notre monde latin. Nous admirons, dans l'influence et la durée sept fois séculaire de son œuvre, la force d'un des liens les plus anciens et les plus tenaces de la solidarité que la communauté du génie littéraire crée et développe entre les peuples de même éducation, de même culture et de même race.

Laissez-moi, mesdames et messieurs, vous remercier de m'avoir donné l'occasion de faire devant vous cette simple constatation.

La cour d'Amour a été tenue ensuite sous les ombrages touffus du jardin de la mairie — vestige de l'ancien parc de la duchesse du Maine — par la jeune reine, Mlle Yvonne Boussaud, escortée de ses demoiselles d'honneur. On a lu des vers, chanté des chansons provençales dans la cadence harmonieuse des vers, au milieu des chants et des rires, cependant que les vertes frondaisons semblaient noyées dans une poussière d'or.

Les suites d'un procès en diffamation

A l'audience de la chambre des appels correctionnels, tenue le 16 juin, sous la présidence de M. Bidault de l'Isle, la cour avait à examiner une exception d'incompétence, soulevée par les deux prévenus, dans un procès en diffamation que leur intentait M. le marquis de Casa-Riera, commandeur de la Légion d'honneur, une des personnalités les plus répandues dans la société parisienne, et bien connu comme collectionneur.

Au grand ébahissement de l'avocat du plaignant, Me Albert Richard et des magistrats qui composaient la cour, les deux prévenus plaidèrent que le marquis de Casa-Riera n'existait plus et que la poursuite n'avait plus sa raison d'être, puisqu'elle était exercée à la requête d'inconnu. A l'appui de leurs allégations, ils versaient, aux débats, un acte de décès du marquis de Casa-Riera, dressé en Espagne il y a quinze ans...

En présence d'un incident aussi inattendu, la cour, sur le siège, a donné mandat à l'avoué du plaignant, Me Pouzin, d'aller rendre visite à son client, à l'effet de pouvoir venir affirmer à l'audience que celui-ci est toujours en chair et en os.

Aujourd'hui, le *Matin* raconte que le parquet de la Seine a été saisi contre le marquis de Casa-Riera d'une plainte qu'on appuie, dit-il, sur « une histoire invraisemblable et insensée dont on n'a pas encore fourni nulle pièce justificative » et qui tendrait à faire croire que « le marquis de Casa-Riera serait mort depuis quinze ans! »

D'après le *Matin*, voici quels faits alégueraient dans leur plainte au Parquet les personnes qui prétendent que le vrai marquis de Casa-Riera est mort et que celui qui porte ce nom jouit d'un titre et d'une fortune qui ne lui appartiennent pas:

Le vrai marquis de Casa-Riera, ancien fermier général des douanes espagnoles, mourut en 1881, en léguant par testament, déposé chez Me Mahot de la Quérantonnais, sa fortune estimée à une centaine de millions et son magnifique hôtel de la rue de Berri à son neveu, don José Riera, parent pauvre, avec lequel il n'avait d'ailleurs jamais entretenu la moindre relation. Ce José obtint l'envoi en possession et acquitta les droits successoraux, bien qu'il fût mort, assassiné, dit-on, quelques jours après la mort du testateur, dans l'ignorance totale du legs.

Mediano Foix, intendant et homme de confiance du marquis, aurait produit, après trois ans de recherches, deux autres neveux du marquis à l'hoirie de leur frère José: « Alexandro et Gonzalo Riera », qui se présentèrent au greffe munis d'actes authentiques et par eux se procurèrent, sans conteste, la délivrance de la fabuleuse succession.

Or les auteurs de la plainte prétendent que Alexandro et Gonzalo Riera seraient les neveux de l'intendant Mediano Foix:

Pour des motifs inconnus et à des conditions qu'on ignore, ajoute le *Matin*, Gonzalo reprit le chemin de Castille et Alexandro resta seul possesseur apparent de la caisse et des armes des Riera.

Le noble usage qu'il en sut faire lui valut l'unanimité des sympathies et l'octroi de ses lettres de grande naturalisation.

Rien n'aurait troublé sa quiétude dans l'hospitalité confiante de la rue de Berri si un ex-consul d'Espagne, qui se vanta d'être inspiré par feu M. Sagasta, ne s'était donné la mission imprévue de fouiller son passé et d'éclairer son origine. Ce consul prétend qu'il aurait, sinon établi, du moins flairé une audacieuse substitution de personnes, qu'Alexandro, marquis de Riera, et son frère Gonzalo seraient morts avant d'hériter, et que le détenteur actuel du titre et des millions ne serait qu'un faussaire, un ancien secrétaire du marquis véritable, ou un ancien valet de chambre, un neveu en tout cas du Mediano providentiel, sorte de Ruy Blas arrivé, réalisant les poètes et magnifiant la légende.

Des groupes d'agents d'affaires, où l'on trouve côte à côte des gens honorables et candides, des abbés, des aigrefins, des forgerons de Catalogne et tout ce que le royaume d'Isabelle la Catholique compte de Riera proches ou lointains ont tenté de mettre en rapport les soupçons du consul. Mal leur en a pris jusqu'à maintenant, car ceux qui se sont adressés aux tribunaux ont été déboutés, et ceux qui se sont adressés au public ont été poursuivis comme diffamateurs.

Un de nos collaborateurs s'est présenté, ce matin, à l'hôtel du marquis de Casa-Riera, 29, rue de Berri, pour lui demander s'il voulait bien s'expliquer sur les faits racontés dans l'article du *Matin*.

Pendant qu'on était allé porter sa carte au marquis, notre collaborateur a lié conversation avec le concierge et sa femme, qui lui ont dit:

— Cette histoire est une invention misérable de maîtres chanteurs qui sont venus à plusieurs reprises offrir au marquis de faire cesser cette campagne moyennant une somme fort élevée.

Nous sommes depuis vingt-six ans concierges chez le marquis de Casa-Riera; il y a d'autres domestiques qui sont au service de cette famille depuis plus de quarante ans. Nous savons à quoi nous en tenir sur l'identité du marquis actuel.

Le marquis Alexandre n'était pas pour nous un inconnu survenu au lendemain de la mort de notre ancien maître. Il habitait, ici, chez son oncle, depuis des années. Nous le connaissons donc parfaitement comme nous connaissions ses frères.

Notre collaborateur a été enfin reçu par le marquis de Casa-Riera qui lui a dit:

— En 1902, un certain Riera, qui se prétend parent à un degré plus proche que moi du marquis de Casa-Riera me fit un procès devant les tribunaux français sous prétexte que je détenais un héritage qui devait lui revenir. Il fut débouté de sa demande et même condamné à 1,000 francs de dommages-intérêts en ma faveur.

En même temps que ce procès avait lieu, un individu nommé X..., qui était venu m'offrir ses bons offices et que j'avais éconduit, fit une campagne dans un petit journal dont il était le directeur, pour démontrer que j'étais un assassin, un faussaire, etc. Lorsque M. Riera qui me faisait un procès fut condamné, M. X... se tient tranquille.

Dernièrement, il a repris ses attaques. Je l'ai poursuivi en diffamation devant le tribunal correctionnel. C'est alors qu'il a soulevé la question d'incompétence dans les conditions que vous savez.

Il s'est constitué, paraît-il, un véritable syndicat pour me faire « chanter ». Mais je ne suis pas disposé à être la victime de ces aigrefins.

Je suis tout à fait tranquille sur la suite qu'aura cette affaire.

Le marquis de Casa-Riera nous a expliqué que s'il avait hérité c'est parce que Joseph de Casa-Riera, l'aîné des neveux du marquis défunt, était mort quelques mois après leur oncle.

Les troubles de Brest

Nous avons relaté, hier, brièvement en Dernière heure, les troubles dont Brest a été le théâtre.

Notre correspondant particulier nous télégraphie ce matin:

La journée d'hier, à Brest, a été une véritable journée d'émeute.

Après la réunion de la salle de Venise, le cortège s'était engagé sur le pont de l'arsenal, jeté sur la Penfeld, lorsque, tout à coup, les vingt-deux gendarmes, chargés, sous la direction du capitaine Minot, d'assurer l'ordre, furent entourés et lapidés.

Les manifestants après avoir terrassé le gendarme Enjourbault, lui passent une corde au cou et parlent de le jeter à la mer. Le gendarme Guiflernic, de Landernau, qui vient au secours de son collègue, est enlevé et menacé d'être précipité dans la Penfeld. Les cavaliers, ayant à leur tête le maréchal des logis chef Furic, arrivent au galop, pour dégager les deux gendarmes qui vont succomber. Une grêle de cailloux s'abat sur eux. Les cavaliers, pour ne pas succomber, mettent sabre au clair et se défendent à coup de plat de sabre. Il s'ensuit une véritable mêlée, au cours de laquelle quatre arrestations, qui n'ont d'ailleurs pas été maintenues, sont opérées. Les paisibles passants pris dans cette bagarre sont affolés et fuient de toutes parts.

Les manifestants, un moment décontenancés, se replient près de la Banque de France et se consultent sur la route à prendre. Ils gagnent la rue de Siam, dont tous les magasins se ferment en hâte. Les gendarmes suivent les émeutiers qui se retournent contre eux et les criblent de pierres. Les gendarmes, pour se soustraire aux coups, se décident à faire une charge et à pousser les manifestants en avant. Les cailloux continuent à pleuvoir sur eux; les gendarmes à cheval, sous peine de succomber, se voient forcés de mettre sabre au clair, tandis que les gendarmes à pied dégainent. Trois artilleurs qui sont au milieu des manifestants sont réquisitionnés, pour prêter main forte, mais les militaires sont vivement enlevés et séparés de la foule. Deux gendarmes sont désarmés, leurs épées-baïonnettes leur sont arrachées et brisées; deux soldats d'infanterie coloniale sont également désarmés; leurs épées-baïonnettes sont jetées dans les bouches d'égout; leurs épaulettes sont arrachées et prennent le même chemin.

Les femmes qui suivent les manifestants sont dans un état de surexcitation incroyable; elles ont dans leurs tabliers des pierres qu'elles ne se contentent pas de passer aux hommes, mais qu'elles jettent contre les gendarmes. Un gendarme blessé est conduit dans une pharmacie. L'échauffourée continue près de la rue du Couédic; les agents de la force publique sont de nouveau lapidés. Le capitaine Minot, qui est le point de mire des émeutiers est blessé à la tête, par un énorme caillou, le sang jaillit et coule sur son dolman. Douze autres gendarmes sont également blessés assez sérieusement; un sergent d'infanterie coloniale qui veut porter secours aux gendarmes a le nez fendu. Les gendarmes repoussent les manifestants jusque dans la rue Monge, puis dans la rue Kléber et dans la rue Suffren. M. Aubert, maire de Brest, qui a été prévenu, arrive en toute hâte.

Il s'avance vers les manifestants, les exhorte au calme en des termes paternels, leur disant: « Allez-vous-en; vous ne reverrez plus les gendarmes! »

Ses paroles, loin de calmer les émeutiers, ne font que les exaspérer; ils se répandent en injures à l'adresse de la municipalité.

Le capitaine de gendarmerie Minot, le maréchal des logis chef Furic et onze gendarmes ont été grièvement blessés; huit sont alités et ont été exemptés de service par le médecin major, qui les a visités. Le gendarme Enjourbault, en arrivant à la caserne de la rue de Portzmoguer, a été pris de vomissements de sang; le brigadier a reçu un coup de bouteille derrière la tête; le gendarme à pied Branchereau a été frappé à coups de pied dans le bas-ventre.

En présence des graves événements du matin, le maire réquisitionna quatre cents hommes de troupes pour parer à une nouvelle émeute qui aurait pu se produire dans la soirée. Les casernes étant désertes, le commandant d'armes fit sonner la générale en ville afin de faire rentrer les soldats dans leurs casernes réspectives.

A cinq heures, les dockers arrivent à la gare pour recevoir un drapeau noir qui leur était envoyé de Lyon; une compagnie du 2e colonial gardait la gare; à cinq heures et demie, le citoyen Lauvernier, secrétaire général du syndicat des dockers arrive et proteste contre le déploiement des forces. Le citoyen Lauvernier se répand en outre en injures contre les procédés de la municipalité.

L'adjoint au maire, Le Trehuidic, pour calmer M. Lauvernier lui demande de le laisser lui-même déployer le drapeau, s'il arrive, et de le remettre en personne au syndicat. Le secrétaire général refuse et va prendre le drapeau, qui est amené par le train. Quand Lauvernier reparaît, drapeau noir déployé, tous les dockers se découvrent, poussent des acclamations puis le cortège, drapeau noir en tête, parcourt la ville jusqu'à huit heures, en chantant l'*Internationale* et la *Carmagnole*.

A six heures, des gendarmes et deux compagnies d'infanterie coloniale et du 19e avaient pris position sur le Champ de bataille, pour intervenir, en cas de troubles. A sept heures, M. Litalien les a fait rentrer dans leurs casernes respectives.

Cent gendarmes à pied et à cheval ont été réquisitionnés et arriveront ce matin pour concourir au maintien de l'ordre jusqu'à la fin des grèves.

La compagnie des tramways a refusé de céder quoi que ce soit.

Dans la nuit, les fils du trolley des tramways ont été coupés en divers endroits.

La grève générale du bâtiment est décidée pour mercredi, et la grève des allumeurs de gaz pour jeudi.

FAITS DIVERS

LA TEMPÉRATURE

Bureau central météorologique

Lundi 4 juillet. — La pression barométrique reste supérieure à 765 mm. sur le nord de la France; elle s'est relevée aux Açores, où elle atteint ce matin 768 mm. Une dépression passe sur la Scandinavie (Haparanda, 754 mm.).

Le vent est faible de l'ouest sur la Manche, modéré de l'est en Gascogne; la mer est belle sur toutes nos côtes.

Des pluies sont tombées sur les Iles Britanniques et l'Allemagne; en France, le temps a été généralement beau; on signale des éclairs à la pointe de la Coubre et à Biarritz.

La température a baissé dans le nord de l'Europe. Elle était ce matin de + 11° à Christiansund, 13° à Paris, 22° à Perpignan, 26° à Malte.

On notait: 14° au puy de Dôme, 12° au mont Ventoux, 7° au pic du Midi.

En France, un temps beau et chaud est probable.

A Paris, hier, beau.

La température moyenne, 18°3, a été supérieure de 0°5 à la normale, 17°8.

A la Tour Eiffel, température: maximum 20°9 le 3, à 2 heures du soir; minimum, 9°2 le 4, à 6 heures du matin.

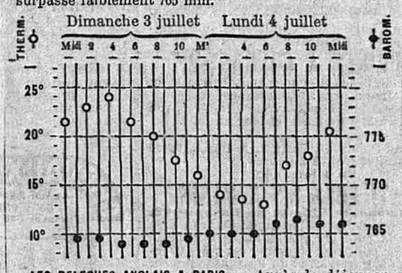
Situation particulière aux ports

La mer est belle sur toutes nos côtes.

Observatoire municipal (RÉGION PARISIENNE)

Le régime météorologique ne se modifie pas. mais les vents près du sol inclinent au nord; le ciel est beau ou nuageux.

La température, voisine hier de 25° à l'heure du maximum, descend ce matin à 8° en banlieue mais tend à se relever assez vite. La pression barométrique surpasse faiblement 765 mm.



LES DÉLÉGUÉS ANGLAIS A PARIS. — Après le déjeuner, qui a eu lieu hier sous la présidence de M. Larcher, conseiller d'arrondissement, les délégués anglais ont visité le château, le parc et les jardins.

Le soir, ils ont pris le train pour Meudon, où les attendait un banquet servi sur la terrasse de l'Observatoire, obligeamment mise à leur disposition par M. Janssen, l'illustre astronome, directeur de l'Observatoire de Meudon. M. Bagnol, député socialiste de Paris, présidait. Il a, au dessert, dégagé la signification morale des visites que sont amenés à se faire les travailleurs et les commerçants des divers pays. Il voit dans les liens d'amitié et d'estime réciproques qui se nouent entre les peuples, le commencement d'une ère de justice internationale et de justice sociale et, au nom de la démocratie représentée par les ouvriers syndiqués et coopérateurs qui assistent au banquet, il salue les membres des cercles ouvriers anglais.

M. Janssen a ensuite dit combien il était heureux de recevoir dans ce beau site de Meudon les délégués anglais:

« Messieurs, a-t-il ajouté, la science est ici chez elle, car ce n'est pas seulement l'astronomie. mais toutes ses sœurs que nous nous efforçons de servir; c'est donc au nom de la science en général que nous vous recevons en ce moment. »

Puis M. Jean d'Estournelles, a porté un toast au nom de son frère, M. d'Estournelles de Constant, en ce moment absent de Paris, M. Hugh Bryan a répondu quelques paroles aimables, et la soirée s'est terminée par un charmant concert, où, dans la fraîcheur de la nuit devant le superbe panorama, qui s'étendait sous leurs yeux, les délégués anglais ont écouté les voix souples et vibrantes des « midinettes » de M. Gustave Charpentier.

Ils sont ensuite rentrés à Paris, en bateau. Ce matin, les délégués ont été reçus à l'ambassade d'Angleterre.

CORRIDA MOUVEMENTÉE. — Les courses de taureaux, données hier à Bordeaux devant dix mille personnes, furent marquées par divers incidents.

A la fin de la troisième course, au moment où Mazzantineito donnait le coup d'épée final, il fut enlevé par le taureau et violemment jeté en l'air. Il a de sérieuses blessures à la tête et de fortes contusions par tout le corps; toutefois, son état n'inspire pas d'inquiétude.

A la sixième et dernière course, le public, mécontent du travail des picadores, siffla bruyamment, et les picadores quittèrent l'arène.

Ce fut alors une tempête de cris et de sifflet: le public réclamait la rentrée des picadores et ceux-ci ne venant pas, la manifestation prit un caractère plus grave.

Une partie des gradins fut démolie et lancée dans l'arène, au milieu de la corrida.

Un commencement de panique se produisit; la police put heureusement ramener le calme, et la course s'acheva sans autre incident.

INFORMATIONS DIVERSES

— *Dimanche prochain, à trois heures*, la fête du Drapeau (distribution solennelle des récompenses du Tir universitaire de France aux canons tireurs) aura lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence du ministre de la guerre, et avec le concours de la musique de la garde républicaine et des Chanteurs de Saint-Gervais.

— Demain, au fronton basque du parc de Saint-James, aura lieu une fête de jour et de nuit pour l'achèvement de la statue d'Alfred de Musset, à Neuilly.

La fête de jour comprendra une partie sportive et une partie artistique, avec Mme Moreno et Mlle Roch, de la Comédie-Française. Le soir, l'Œuvre de Mimi-Pinson donnera des danses et des chants.

— L'administration Dufayel vend par abonnement, au même prix qu'au comptant, dans plus de six cents magasins de Paris et province. La brochure explicative est envoyée franco. Tous les jours de nombreuses attractions sont offertes au public.

NÉCROLOGIE

On annonce d'Edlbach près de Vienne la mort du docteur Théodore Herzl qui n'était âgé que de quarante-quatre ans. Théodore Herzl avait été pendant sept ans correspondant à Paris du journal viennois la *Nouvelle Presse Libre*. Il en avait rapporté un livre, le *Palais-Bourbon*, dans lequel il portait sur les hommes politiques français des jugements dont la plupart se sont vérifiés dans la suite. Théodore Herzl était surtout connu vers 1896 comme feuilletoniste, comme romancier et comme auteur dramatique. Il obtenait en Autriche de très vifs succès comme écrivain.

Troublé pendant sa présence à Paris par le bruit des attentats antisémites il chercha remède aux maux des Juifs, reprit l'idée exprimée déjà par quelques philosophes du retour des Juifs en Palestine, écrivit une brochure sobre et brève: l'*Etat Juif* et créa de toutes pièces le mouvement sioniste.

Théodore Herzl abandonna alors la carrière littéraire heureuse qui s'ouvrait devant lui pour se consacrer tout entier à l'œuvre qu'il croyait bonne et réalisable. Il avait été peu influencé par les doctrines religieuses du judaïsme et faisait de la question juive une question de nationalité.

Le docteur Herzl, en qualité de chef du mouvement sioniste, est intervenu plusieurs fois auprès des gouvernements comme représentant du peuple juif. Il avait obtenu pour son œuvre l'appui du tsar et de M. de Plehve, celui du président Roosevelt, de Guillaume II, et enfin celui du gouvernement anglais qui lui avait proposé l'Afrique orientale anglaise pour établir le peuple juif. Théodore Herzl était un homme de grande valeur et sa mort constitue une perte très sensible pour le mouvement sioniste qu'il avait créé et qu'il faisait vivre.

LIBRAIRIE

Les **Paroles françaises et romaines**, par Jean de Bonnefon.

Tel est le titre d'une revue entièrement écrite par M. Jean de Bonnefon, dont la compétence en matière de politique religieuse est reconnue.

On sait que M. Jean de Bonnefon s'est spécialisé dans les questions religieuses et dans l'histoire des relations du Vatican avec les puissances européennes.

Il a mis en lumière les dessous de la politique pontificale. C'est ce qu'il continue de faire dans les *Paroles françaises et romaines*.

(Envoi d'un numéro spécimen sur demande. S'adresser 1, rue Christine, Paris, VIe.)

AVIS ET COMMUNICATIONS

Jean Vincent **BULLY** *Vinaigre de Toilette Dentifrice Sédatif*

FÊTE DU 14 JUILLET

Billets d'aller et retour

Les Compagnies de chemins de fer rappellent au public qu'à l'occasion de la Fête Nationale du 14 juillet, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du jeudi 7 juillet, seront valables, pour le retour, jusqu'au dernier train du lundi 18 juillet.

Sur le réseau de l'Etat, cette validité sera prolongée jusqu'au 21 juillet.

DÉPÊCHES COMMERCIALES

La Villette, 4 juillet. — Bestiaux. — Vente mauvaise sur le gros bétail et les veaux, lente sur les moutons, calme sur les porcs.

Espèces	Amenés	Vendus	1re qté.	2e qté.	3e qté.	Prix extrêmes viande net	Prix extrêmes poids vif
Bœufs..	3.542	3.199	» 77	» 65	» 53	» 50 à » 80	» 30 à » 50
Vaches	951	876	» 77	» 65	» 53	» 50	» 30	» 30	» 50
Taurx.	296	240	» 62	» 50	» 40	» 37	» 65	» 25	» 45
Veaux.	1.548	1.283	1 »	» 90	» 80	» 75	1 05	» 33	» 53
Moutons	17.983	15.015	1 12	1 »	» 85	»